

M. HITLER A TOUT CONQUIS MAIS IL NE POSSÈDE RIEN

LES journaux rapportaient dernièrement un curieux propos de M. Rosenberg: "L'Etat national-socialiste va en finir avec le gentleman comme la Révolution française en a fini jadis avec le chevalier."

On doit se garder de prendre trop au sérieux les boutades de M. Rosenberg, on ne doit pas les négliger non plus. Il est parfaitement vrai que M. Rosenberg joue dans le parti nazi le rôle de l'enfant terrible, que ses boutades n'expriment qu'une part de la pensée hitlérienne, mais cette part est celle qui nous intéresse le plus, car elle est la part secrète, inavouée, presque inavouable. Pour parler le langage freudien, M. Rosenberg pourrait prétendre au titre de Ministre des Refoulements de Sa Majesté. Car le maître de l'Allemagne fait et défait les empires, mais il ne saurait se refaire lui-même. Sur cet homme fatal pèse le poids d'une enfance manquée, d'une adolescence manquée, d'une jeunesse manquée. Si la mort l'avait brusquement frappé, le 13 juin 1940, dans le wagon de Rethondes, on eut sans doute écrit de lui qu'il avait réalisé tous ses rêves. Personne n'a jamais réalisé tous ses rêves. M. Hitler n'a réalisé que les rêves de son âge mûr.

Ceux qui me lisent savent que je me suis toujours efforcé de parler de lui sans bassesse. Le Luther de la nouvelle Réforme allemande n'a jamais rencontré d'adversaires dignes de lui, parce qu'on ne l'a jamais compris. C'est en vain qu'on essaie de lui comparer M. Mussolini. Avec tous ses talents, M. Mussolini appartient à une espèce connue, et s'il dépasse infiniment ses émules, il ne s'en distingue réellement que par une réussite exceptionnelle. Il est l'agitateur populaire, le démagogue parvenu, et sa face épanouie, faussement proconsulaire, toujours joviale même sous le casque du légionnaire romain, sue par tous les pores le contentement de soi, la vanité assouvie. Le magicien de Berchtesgaden, le dieu de la jeunesse allemande n'a pas, au contraire, le visage d'un homme rassasié. Le monde moderne n'a rien su lui opposer que des politiciens, des diplomates, des gens d'affaires, qui se croient rusés parce qu'ils ne prennent rien au sérieux, mais qui ne sont que frivoles. A chaque pas en avant que faisait M. Hitler, ces imbéciles se demandaient: "que veut-il? Que lui manque-t-il encore?" Mais M. Hitler ne s'arrêtait jamais parce que, précisément, il lui manque tout. Il a manqué le bonheur à l'âge où l'on croit au bonheur. Il a été un enfant malheureux, un adolescent malheureux, un homme malheureux. Il a cru à son père, qui ne croyait pas en lui. A ses maîtres, qui l'ont toujours tenu pour un cancre, à l'Académie des Beaux-Arts de Munich qui l'a tranquillement recalé. Soldat, il a cru à son

Empereur, et la partie perdue, son Empereur est allé greffer des roses en Hollande. Catholique, il a dû croire aussi à de vieux renards du Centre allemand qui menaient cyniquement de front, sous le contrôle bienveillant des monsignori de la Chancellerie Vaticane, la religion, la politique et les affaires. Bref, il a cru à tous les prestiges de cette Société d'avant-guerre qui n'avait plus ni institutions ni hommes, qui ne se survivait à elle-même que par les apparences et les prestiges. Il a cru aux apparences et aux prestiges parce qu'il était parti de trop bas, qu'il en avait subi, trop tôt et trop longtemps, la servitude. Et quand, vers 1922, poussé par le désespoir, il a commencé de marcher dessus, sans doute croyait-il se briser contre un mur. Il n'a rien trouvé, parce qu'il n'y avait rien. Il s'est enfoncé, comme un coin, dans un monde brillant et vide, exactement comme Napoléon dans les steppes de Russie. Et comme Napoléon lui-même, sortant de Moscou en flammes, il s'apercevra brusquement, sans comprendre, qu'il a tout conquis, mais qu'il ne possède rien.

La force de M. Hitler est aussi sa faiblesse, le secret de ses déconcertants triomphes est aussi celui de sa ruine prochaine. M. Hitler, c'est l'Allemagne. Elle aussi, n'a jamais connu le bonheur à l'âge où l'on peut croire au bonheur. Elle a fait son unité trop tard, elle a des souvenirs grandioses, mais pas de passé, presque pas d'histoire. Parmi les vieilles patries d'Europe, elle est la parvenue douloureuse, obsédée par ses humiliations et ses misères alors qu'elle était ce monstre menaçant et impuissant, fait de tronçons épars qui n'arrivaient pas à se joindre. Elle n'est certes pas restée étrangère au grand essor de la chrétienté médiévale, elle lui a donné des saints, des savants, des artistes incomparables, mais elle n'a pas communiqué avec elle comme patrie, car elle n'était pas encore une patrie. Elle a été chrétienne par le nom, par les œuvres, mais sa sensibilité profonde restait germanique, c'est-à-dire païenne, le paganisme demeurait chez elle "à fleur de peau". Une Jeanne d'Arc allemande est, au sens strict du mot, inconcevable. Cette fusion ineffable de la fidélité, du patriotisme et de l'honneur dans la charité du Christ, lui demeure une énigme qu'elle est condamnée à haïr, faute de pouvoir jamais la résoudre. Ni M. Hitler, ni son peuple, ne deviendront jamais gentilshommes, car on naît gentilhomme, on ne le devient pas. Comme toutes les choses précieuses de ce monde, la Chevalerie a longtemps mûri sous la terre avant de s'en élancer comme une fleur radieuse, elle a ses racines au plus profond de notre sol, elles s'y enfoncent plus avant que les fondements de nos cathédrales. Lorsqu'ils auront exterminé le dernier chevalier, M. Hitler et le peuple allemand n'en auront pas fini avec la chevalerie, ils n'en posséderont pas le secret. Il est vain de prétendre se rendre maître de ce qu'on n'a pas le pouvoir de comprendre, ni d'aimer.

RACE CONTRE NATION

La guerre actuelle m'apparaît de plus en plus comme une guerre des races contre les nations.

Je ne méprise nullement l'idée de race, je me garderai plus encore de la nier. Le tort du racisme n'est pas d'affirmer l'inégalité des races, aussi évidente que celle des individus, c'est de donner à cette inégalité un caractère absolu, de lui subordonner la morale elle-même, au point de prétendre opposer celle des maîtres à celle des esclaves. S'il existe une morale des maîtres elle ne saurait se distinguer de l'autre que par l'étendue et la sévérité de ses exigences, mais l'esprit public est tombé si bas, même chez les chrétiens, que le mot de maître évoque instantanément l'idée de sujétion, non de protection. "Il n'y a pas de privilèges, il n'y a que des services" tel était jadis le principe fondamental de l'ancien droit monarchique français. Mais il ne peut être compris que par une nation de vieille race, de race seigneuriale, pour qui la marque la plus évidente d'une basse origine est d'être naturellement tenté de se servir des faibles au lieu de les servir. Lorsqu'on parle de la tradition libérale ou démocratique de mon pays, on oublie qu'elle exprime, souvent sans le savoir, une conception aristocratique de la vie. Car elle n'a nullement le sens ni l'esprit d'une simple revanche des opprimés contre les oppresseurs, elle traduit en un vocabulaire malheureusement mis à la portée du premier venu, d'un public inculte—du monde moderne en un mot—le sentiment à la fois chrétien et chevaleresque que la véritable égalité ne peut naître que dans une société assez ancienne pour que l'étroite solidarité des obligations librement consenties fasse tour à tour, de chacun de ses membres, des serviteurs conscients de leurs droits et des maîtres conscients de leurs devoirs. Mais qui se soucie aujourd'hui de l'expérience accumulée au cours des siècles par un peuple aussi sage et aussi humain que le nôtre? Les politiciens répètent à tort et à travers le mot de démocratie et le public docile croit fermement que ce mot signifie la même chose pour un paysan de l'Ile-de-France ou pour un mineur de Californie. Ce qui importe à l'homme, ce n'est pas d'avoir des droits mais la fierté nécessaire pour en porter la charge avec naturel et dignité, car ils pèsent plus lourds que les devoirs.

La notion de race a un immense avantage pour les nations subalternes ou décadentes qui trouvent en elle un remède grossier mais efficace au sentiment d'infériorité qui les ronge. La supériorité d'une race ne se mesure pas, en effet, aux services rendus, elle est indépendante du jugement motivé de l'histoire. Pour l'établir, il suffit de prouver qu'elle s'est conservée intacte, fût-ce dans la médiocrité, qu'importe? Eût-elle vécu des siècles sous la plus humiliante sujétion, on se contentera de dire qu'elle a été opprimée injustement, que des peuples artificieux, qui ne la valaient pas, ont abusé de sa robuste simplicité, de

sa vigoureuse innocence, comme Ulysse fit de Polyphème ou Dalila de Samson. Car les mystiques de la race ont toujours marqué un grand dédain pour l'Esprit. La mystique complémentaire de la mystique de la Race est celle de l'Instinct.

L'Europe a été jadis un immense réservoir de races. Les races se sont peu à peu rapprochées les unes des autres selon leurs affinités naturelles, mais la Nation proprement dite, la Nation historique, est une magnifique réussite du génie humain. J'ignore absolument, et on ignorera toujours, la valeur propre, absolue des diverses races dont la collaboration harmonieuse a fini par réaliser ce miracle d'enthousiasme et de raison qui fut la France du XVII^{ème} Siècle, mais il n'importe pas plus de discuter sur les mérites réciproques du Breton, du Picard, du Flamand, de l'Auvergnat, du Normand, du Provençal ou du Gascon, que de la part exacte qui revient à chacun des ancêtres de Ronsard, de Corneille ou de Victor Hugo dans l'œuvre de ces grands poètes. L'esprit de la Nation n'a pas supprimé le génie de la Race, il l'a seulement absorbé.

L'Europe a travaillé mille ans pour substituer les nations à la race, et constituer une hiérarchie des nations. Il était naturel que les premières places dans une semblable hiérarchie revinssent aux nations qui avaient réalisé le plus anciennement leur unité, marqué plus profondément leur caractère national, la France, l'Angleterre, l'Espagne. Nul ne doutait alors que l'Allemagne fût un grand peuple, une race vigoureuse, elle n'en offrait pas moins le spectacle d'une monstrueuse association sans tête, dont l'anarchie politique était un danger pour l'Europe. Nul ne songeait alors à nier le pittoresque et l'éclat des républiques italiennes non plus que la gloire de leurs philosophes ou de leurs poètes, mais toutes ces qualités brillantes ne pouvaient désarmer la juste méfiance due à un peuple bigarré, instable, chrétien par la sensibilité, païen par les mœurs et la politique, incorrigiblement et naïvement simoniaque, toujours déchiré par les guerres. Qu'a-t-il donc manqué à ces vastes et riches communautés humaines pour atteindre plus tôt à l'unité, c'est-à-dire à la dignité nationale? La chance, peut-être? On rencontre ainsi des individus, supérieurement doués, dont la conversation éblouissante semblerait devoir fournir la matière de cent livres, et qui n'ont jamais réussi à en écrire un seul. Ils accusent, eux aussi, la malchance. Mais lorsqu'on les connaît mieux, on comprend la raison de leur impuissance. Ils n'ont jamais voulu sacrifier aucun de leurs dons brillants, ils se sont efforcés d'en tirer, au jour le jour, le plus d'avantages possible, bref, ils se sont préférés eux-mêmes. Comme disait le maréchal Lyautey d'un de ses collaborateurs dont on s'étonnait qu'il n'eût pas toute son estime: "que voulez-vous? il lui manque cette parcelle d'amour, sans laquelle il n'y a pas de grande œuvre humaine."

Il a manqué sans doute à l'Allemagne et à l'Italie cette parcelle d'amour. Au début du XV^{ème} siècle, les réalistes avaient beau jeu de prouver que

l'intérêt immédiat de la France eût été de se fondre avec l'Angleterre en un vaste Empire qui eût asservi l'Europe. C'était alors la thèse des grands bourgeois et des intellectuels, c'est-à-dire de la plupart des gens d'Eglise, les esprits pratiques, pondérés, qui déplorait l'exaltation de Jeanne d'Arc, l'aveugle fidélité des petites gens pour un dauphin sans soldats et sans argent. C'eût été assurément la thèse de Machiavel, s'il avait vécu cent ans plus tôt. Mais notre peuple avait cette parcelle d'amour qui manquait à d'autres. Il a refait son unité déjà presque perdue. Alors que l'Italie et l'Allemagne devaient encore attendre près de cinq siècles avant de consentir à leur propre unité les sacrifices nécessaires, il avait déjà mérité deux fois le titre et la dignité de Nation.

Dresser les races contre les nations, ce n'est pas substituer un ordre nouveau à un ordre ancien, c'est anéantir d'un seul coup l'effort de dix siècles, c'est rendre volontairement, consciemment, l'Europe au chaos primitif. Il n'est rien de plus risible et de plus tragique à la fois que de voir les mêmes braves gens qui se disent volontiers conservateurs et que le seul mot de révolution fait trembler, considérer avec indifférence, sinon même avec sympathie, la plus grande révolution de tous les temps.

La race se révolte contre les nations. C'est là un fait qui paraîtra beaucoup plus grave aux générations futures que l'avènement du Syndicalisme qui, voilà cinquante ans, remplit de terreur les Bien-Pensants. Car les conflits sociaux à l'intérieur d'une Société traditionnellement organisée, peuvent toujours, tôt ou tard, être arbitrés. Mais qui arbitrera demain la lutte colossale de la race contre les nations? L'internationalisme lui-même n'est que la déformation d'une idée juste, car enfin il y a des intérêts communs plus précieux que les intérêts nationaux. Il y a un droit international. Il n'y aura jamais de droit interracial.

Il n'y aura jamais de droit interracial pour une raison très simple. Les nations peuvent fusionner entre elles. La civilisation en a fait des personnes morales, mûries par l'expérience et qui n'ayant réalisé leur unité que lentement, grâce aux concessions réciproques des diverses races qui les composent, sont naturellement inclinées à une politique extérieure de collaboration, d'arbitrage. Les races, au contraire, ne sauraient fusionner sans se corrompre. Rien ne leur importe que de se garder intactes, incorruptibles, et le sentiment qui les exalte ne peut être que celui d'une supériorité absolue, d'une sorte d'élection mystique, indiscutable, incontrôlable, puisqu'elle leur a été conférée par le sang, elle est la supériorité du sang. Quelle autre mission pourraient-elles assumer dans le monde sinon celle d'anéantir tout ce qui ne leur ressemble pas? Car tout ce qui ne leur ressemble pas les menace, est une menace à leur intégrité, à leur pureté. C'est dans cet esprit que les juifs ne se contentaient pas de vaincre les non-juifs, ils exterminaient les vaincus. C'est pour la même

raison que la nouvelle Race Elue, la race allemande, extermine les juifs, ou les fait exterminer par les nations réduites au rôle de servantes, appelées à collaborer ainsi à la préservation du sang sacré, du sang des maîtres.

Jamais un tel coup n'a été porté à la civilisation occidentale, c'est-à-dire à l'ancienne Chrétienté! Mais les chrétiens eux-mêmes ne semblent guère en mesurer la gravité. Ils s'efforcent de croire que le racisme est une idée abstraite, une idée de professeur, et ils laissent aux autres professeurs le soin de la réfuter, en un certain nombre d'articles pesants que personne ne lira. L'Eglise a formé les patries, crée un type idéal de patrie, aussi différent de celui de la patrie antique qu'un saint François d'Assise peut l'être des Sages du Portique ou de leurs disciples, d'un Sénèque ou d'un Caton. L'Eglise avait fait de l'Europe une communauté de patries, souvent divisées entre elles, souvent ennemies, mais restées plus ou moins obscurément conscientes de leur fraternité originelle, et les chrétiens regardent se détruire, non seulement dans les faits, mais hélas! dans les esprits, dans les consciences, une des conceptions les plus précieuses de l'histoire. Lorsque le monde les interroge, ils se taisent ou lui répondent par des phrases d'éloquence geignante et gémissante parsemées de tristes fleurs de rhétorique sans sève et sans parfum. Peut-être même n'ont-ils pas perdu tout espoir d'utiliser par une manœuvre habile, le paganisme renaissant, et par exemple de le laisser tranquillement exterminer les juifs et les francs-maçons. C'est mettre soi-même le feu à sa maison pour se débarrasser d'un cambrioleur enfermé dedans. Une fois la vieille demeure en cendres, ils se flattent probablement de la reconstruire alors qu'ils n'ont eu ni la force ni le courage de la réparer quand elle était encore debout. Quelle misère!

On parle de la future hégémonie allemande comme si elle devait simplement succéder à l'ancienne hégémonie française, et les esprits frivoles qui croient que l'histoire est un perpétuel recommencement, comparent volontiers M. Hitler à Napoléon. Mais l'hégémonie napoléonienne était une hégémonie politique. M. Hitler n'a jamais caché qu'il poursuivait une entreprise bien différente, celle d'une vaste révolution spirituelle, d'un gigantesque renversement de valeurs. Lorsque l'ancienne Europe aura accepté, ainsi qu'un fait accompli, la domination sur les nations, d'une race supérieure que restera-t-il des patries? Que signifiera même le nom de patrie? Pour un raciste, qu'est-ce qu'une patrie au sens traditionnel du mot, sinon un dégoûtant mélange de races métissées, par conséquent corrompues? Les imbéciles parlent d'un nouvel ordre. Quel ordre? Je vois bien celui qui s'écroule, mais l'autre n'est pas encore né. Sous le prétexte de mettre fin en Europe aux rivalités nationales, on fait d'elle l'enjeu des deux races qui y subsistent encore, la germanique et la slave, qui devront d'ailleurs, tôt ou tard, prouver leur supériorité sur la race jaune.

GEORGES BERNANOS